Journal of American Folk-Lore.

99. LE QUETEUX.

Raconté par Mme J.-B. Lambert.

C'était un homme et une femme qui avaient trois grandes filles. Un jour que le mari était allé travailler, les filles prenaient soin du ménage, vu que leur mère était malade. Vers les dix heures de l'avant-midi, les trois filles étaient dans la chambre d'en haut; la mère malade reposait dans un grand fauteuil, lorsque tout à coup elle entendit frapper à la porte, qui presque aussitôt s'ouvrit pour livrer passage à un étranger. C'était un quôteux, d'après toutes les apparences. Il ne laissa pas le temps à la malade de revenir de sa surprise, et tout de suite demanda la charité. La mère cria à la plus âgée des filles de descendre et d'apporter une mesure de farine au quôteux, qui attendait debout près de la porte de sortie.

Ce fut avec un sentiment de crainte que la fille s'approcha du quôteux pour lui présenter la mesure de farine, et non sans raison, car, au moment où elle la lui donnait, il la prit brutalement, la jeta de côté, et, saisissant la fille, la mit sur son dos et partit au pas de course dans la direction du bois.

Aux cris de la mère, les deux autres filles descendirent tout effrayées, mais déjà il était trop tard. Le quôteux venait de disparaître aux yeux de tous. Lorsque le père fut revenu, il rassembla les voisins. On fit des recherches dans les bois environnants, mais sans résultat.

Six mois après cet enlèvement, le père était absent de la maison; les filles étaient dans la chambre d'en haut; et la mère, toujours malade, reposait dans le même fauteuil, lorsqu'elle entendit frapper à la porte.

Elle cria à la deuxième des filles de venir ouvrir. C'était encore un quôteux, mais habillé différemment du premier. Il demanda la charité, et la mère dit à sa fille d'aller chercher une mesure de farine. Ce fut avec crainte que la fille fit ce que lui commandait sa mère, et non sans raison, car, au moment où elle présentait la mesure de farine au quôteux celui-ci fit voler la mesure à terre et, s'emparant de la fille, il la mit sur son dos et disparut avec elle, dans la même direction que le premier.

La mère cria et s'affaissa sans connaissance; la jeune fille descendit tout effrayée, mais trop tard encore pour cette fois, car le quôteux venait de disparaître aux abords de la forêt. En arrivant le soir,

le père rassembla les voisins, et l'on fit pendant trois jours des recherches dans les bois sans découvrir aucune trace du voleur.

Au bout d'un an, la mère se trouvait, un jour, seule avec sa dernière fille et de plus en plus malade, car l'enlèvement étrange de ses deux enfants l'avait terriblement affectée. Comme auparavant, elle entendit frapper à la porte et dit: "Entrez." Cette fois encore, c'était un quêteux, mais tout différent des premiers. Celui-ci était un vieillard à grande barbe blanche, tout courbaturé, et ce fut avec une voix tremblante qu'il demanda la charité. La mère, très inquiète, examina le quêteux avec défiance, mais, voyant sa mine piteuse, dit à la jeune fille de lui donner une mesure de farine. "Je ne veux pas donner au quêteux, disait la jeune fille, j'ai trop peur." - "Voyons, reprit la mère, tu vois bien que ce pauvre vieillard infirme ne peut te faire de mal. Va sans crainte lui donner une mesure." Comme elle approchait, inquiète et tremblante, tout à coup le quêteux se redressa, jeta la mesure par terre et, paisissant la fille, la mit sur son dos et partit au pas de course pour disparaître, comme les deux premières fois, dans le grand bois tout près. Comme les fois précédentes, le père organisa une battue. Pendant huit jours l'on fit des recherches, mais inutilement.

Bien loin dans l'immense forêt, il y avait un beau château. C'est là qu'habitait l'ogre-quêteux, voleur de femmes, dont nous venons de raconter les exploits. En arrivant au château avec sa dernière victime, il lui dit: "Tu seras reine de ce château à condition que tu m'obéisses en toutes choses, sinon malheur à toi." Il lui remit aussi les clefs, en lui disant qu'elle pouvait tout visiter, à l'exception d'une chambre secrète, dont il lui montra la porte, en lui défendant d'y entrer sous peine de mort.

La jeune femme, laissée seule au château, se remit peu à peu de ses craintes et commença à visiter sa nouvelle demeure. La beauté de la place acheva de la rassurer complètement. Un jour que l'ogre était absent, elle décida d'aller visiter la chambre secrète, malgré les terribles avertissements de son maître. Elle se rendit donc à la chambre, impatiente de savoir ce qu'elle renfermait. Elle tourna la clef dans la serrure et ouvrit brusquement la porte. Le spectacle, qui s'offrit à ses yeux, était si horrible qu'elle fut saisie d'un tremblement nerveux et laissa échapper par terre la petite clef qu'elle tenait dans sa main droite. Elle fut quelque temps avant de reprendre contenance, car, parmi les corps morts rangés dans ce cachot, elle avait reconnu ceux de ses deux sœurs, disparues depuis longtemps, qui gisaient par terre, décapitées.

Elle ramassa la petite clef, referma la porte et s'enfuit, poursuivie par l'horreur du lieu qu'elle venait d'entrevoir. Elle se rendit au jardin pour respirer l'air, qui lui manquait. Rendue au milieu du jardin, un autre sujet d'inquiétude vint ajouter à son émoi et la mettre dans l'embarras. Elle venait de constater que la petite clef et sa main droite étaient tachées de sang. Elle courut promptement pour

laver les taches, mais elle ne put les faire disparaître. Elle retourna alors se cacher dans le jardin, où elle se laissa aller à des lamentations, car les paroles que l'ogre avait prononcées lui annonçaient suffisamment le sort qui l'attendait.

Mais elle n'était pas rendue au bout de ses surprises: car, au plus fort de ses lamentations et de ses pleurs, elle entendit tout à coup une voix qui lui disait d'aller au fond du jardin, d'y soulever une petite pierre blanche et de regarder dessous; que là elle trouverait un petit pot d'onguent merveilleux, la seule chose qui pût faire disparaître les taches de sang sur la clef et ses mains. Elle s'empressa de faire ce qui lui disait la voix, et fut transportée de joie en constatant que par cet onguent, les taches avaient disparu. Elle retourna au jardin voir si elle pourrait trouver quelque chose au sujet de cette voix mystérieuse.

Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre de nouveau la voix, qui lui disait qu'avec l'onguent merveilleux elle réussirait à ramener à la vie ses deux sœurs, qu'elle avait vues dans la chambre des horreurs. Toute joyeuse de cette nouvelle, elle rentra au château.

Le soir, lorsque l'ogre fut arrivé, elle se rendit au-devant de lui et, d'un air joyeux, elle lui dit: "J'ai une demande à vous faire: c'est que mes vieux parents restés seuls là-bas, à la vieille maison, doivent être en grand besoin de linge et de quoi manger. J'ai pensé préparer une grande boîte que vous pourriez leur porter demain matin." L'ogre, qui était de bonne humeur, y consentit tout de suite.

Alors, durant la nuit, la jeune femme se rendit à la chambre secrète, prit une de ses sœurs qu'elle frotta avec l'onguent merveilleux pour la ramener à la vie, la plaça dans la boîte que l'ogre devait porter le lendemain, et vite courut se coucher.

Le lendemain matin, l'ogre prit la boîte sur son dos et partit au pas de course pour la porter à destination avant que le jour parût. Il arriva à la vieille maison, mit la boîte devant la porte, frappa trois coups et s'en retourna sans plus s'inquiéter.

Au bout de trente jours, comme l'ogre entra au château, la jeune femme s'en fut au-devant de lui, toute joyeuse, et lui demanda s'il voulait être assez bon de porter une autre boîte chez ses vieux parents. "Oui, j'irai, dit l'ogre; mais tâche qu'elle ne soit point pesante comme la première, car c'est loin, chez vous."

Durant la nuit, la jeune femme se rendit encore à la chambre secrète, usa de l'onguent pour son autre sœur, qu'elle plaça dans la boîte, et retourna à son lit. De grand matin, avant le jour, l'ogre fit comme

la première fois, mit la boîte sur son dos, porta la boîte sur le perron de la vieille maison, frappa trois coups et disparut.

La jeune femme n'avait pas été sans inquiétude à propos du rôle qu'elle faisait jouer à son maître, mais voyant que tout réussissait selon ses désirs, elle s'en fut le trouver et lui dit: "Voilà longtemps que je n'ai rien envoyé à mes parents. Pourriez-vous y porter encore une autre boîte, ce sera la dernière: car ce que j'y placerais mettra mes parents à l'abri du besoin pour longtemps." - "J'irai encore cette fois, dit l'ogre, de mauvaise humeur, mais ce sera fini, car je ne veux plus courir le risque de me faire arrêter, et aussi ces boîtes sont trop pesantes." - "Vous êtes bon, dit la jeune femme, et comme je vais travailler une partie de la nuit, je vous demande une autre faveur, c'est de me laisser dormir tard demain avant-midi, afin de me reposer de toutes mes fatigues." L'ogre le lui promit et elle se retira. Mais après quelques instants elle se mit à préparer la boîte, se coucha dedans, ramena le couvercle qu'elle referma sur elle-même et attendit.

Comme précédemment, l'ogre arriva avant le jour, prit la boîte sur son dos et partit. La boîte était aussi lourde que les autres, et l'ogre se demandait ce que sa femme pouvait bien envoyer à ses parents. Un peu avant d'arriver à la vieille maison, n'y tenant plus, il posa la boîte par terre et se mit en frais de l'ouvrir. Comme il était à soulever le couvercle, il entendit soudain des pas se rapprocher et en même temps une voix sortir de la boîte: "Malheureux, je te poigne!" L'ogre, saisi d'épouvante, lâcha la boîte et s'enfuit. La femme acheva de l'ouvrir et sortit, s'enfuyant précipitamment vers la maison de ses parents.

Les pas que l'ogre avait entendus étaient ceux de trois hommes, qui, voyant l'ogre fuir, donnèrent l'éveil. Bientôt on fut assez nombreux pour organiser une battue générale. On poursuivit l'ogre jusqu'à son château, que l'on cerna. On s'empara du voleur de femmes et on le fit écarteler sur le champ à la porte du château.